

COLLOQUE, ORIGINE ET EMERGENCE DES REGIMES TOTALITAIRES EN EUROPE, (GEODE) SALLE DES HORTICULTEURS, PARIS 7-8-9 JUIIN 2000

**Quand tombe la nuit, Origines et émergence des régimes totalitaires en Europe, 1900-1934 (dir. S. Courtois), Paris, l'Age d'Homme, 2001**

### **Totalitarisme et syndrome utopique la spécificité du communisme (PP. 282-290)**

Le concept de syndrome utopique est-il suffisamment malléable pour englober et confronter les éléments irrationnels qui ont donné corps et force aux systèmes totalitaires ? La reconnaissance d'une instrumentalisation de l'imaginaire et du fantasme dans la propagande fasciste, nazie et communiste fournit à l'évidence un premier élément pour l'ébauche d'une réponse positive. Pour autant, le lien ne s'établit pas si facilement, car l'utopie se situe au-delà de l'abstraction. Elle a ses règles, son histoire et un rôle bien déterminé dans le champ des politiques et des idéologies extrêmes. Recentrée sur le couple refus/désir ou action/espérance par des philosophes néo-marxistes comme Ernst Bloch ou Walter Benjamin, elle se perçoit le plus souvent comme symbolique du refus de l'injustice et de l'aspiration collective au bonheur. Cette conceptualisation de l'utopie a longtemps masqué son rôle en tant qu'instrument de la critique sociale et de l'invention, tout comme son efficacité chaque fois qu'il s'est agi de confronter la société refusée – modernité ou capitalisme – à son envers mythifié – société purifiée. Reconnaître le pouvoir de persuasion de l'utopie, du fait d'une méthode fondée sur la suprématie du détail et sur une rhétorique de l'inversion entre le bien et le mal, ne permet certes pas de la désigner comme le tremplin des totalitarismes, mais force le chercheur à se fixer sur la genèse et le contenu de leur orthodoxie respective. Deux référents viennent soutenir cette démarche : d'une part, l'histoire des conflits et des révolutions montre que l'engagement extrême est inopérant, voire inconsistant, sans l'instrumentalisation d'une finalité idéalisée, sans la référence à cette petite lumière sur le fil d'horizon que le jeune Charles Péguy nommait "le but à l'infini" ; d'autre part, cette visée lointaine diffère selon les types d'engagement et les supports idéologiques, mais se retrouve toujours à l'œuvre quand s'impose la nécessité de tenir ensemble, fortement soudés, l'immédiat – l'engagement au quotidien – et le long terme – instauration de l'attente.

C'est un fait que l'utopie a servi toutes les causes et tous les courants idéologiques, mais le lien semble plus flou, moins évident, pour le nazisme et le fascisme. L'histoire du communisme a ceci de particulier qu'elle commence avec l'utopie et qu'elle ne s'en dissocie jamais. Et c'est très certainement ce point nodal, ce mélange de rationnel et d'imaginaire, qui spécifie le communisme en tant que projet particulier sans pour autant le dissocier du schème totalitaire.

## **Les conditions d'émergence de l'orthodoxie communiste**

Chaque système totalitaire a son histoire, son terreau idéologique et ses acteurs. Mais l'essentiel des engagements extrêmes, tout particulièrement le communisme et le nazisme, tient dans l'existence d'une orthodoxie dont chacune possède ses propres ingrédients. Le système de croyance instauré par Lénine et ses compagnons après le coup d'Etat de novembre 1917, a ceci de particulier qu'il relève d'une fusion entre trois éléments indépendants quant à leurs origines et leurs portées idéologiques : la violence rédemptrice – révolution, identification de l'ennemi, guerre civile et dictature –, la connaissance sacrée sous la forme du scientisme – marxisme-léninisme ou science prolétarienne – et l'utopie – mise en détail du monde inversé.

Lénine n'est pas le père du communisme – l'idée et le projet existaient bien avant lui –, mais il l'a réactivé, haussé à hauteur d'une croyance qui saura résister aux épreuves du temps, puisqu'à l'heure actuelle la promesse reste entière pour quelques-uns. Activisme révolutionnaire, scientisme et utopie sont nés de creusets différents. Ils ont tiré leur vigueur de la passion des années fortes de la Révolution française, puis ont fonctionné comme des électrons libres. S'ils se sont intercroisés ou juxtaposés deux à deux, jamais ils n'ont fusionné. Le génie de Lénine est d'avoir su profiter de circonstances historiques particulières – désorganisation des économies européennes issue de la guerre de 1914 et crise des démocraties –, et de caractéristiques spécifiquement russes – effritement du pouvoir traditionnel, révolte d'une paysannerie arriérée et absence d'un mouvement ouvrier organisé et autonome – pour transformer les refus spontanés d'une masse non politisée en forces destructrices. La manipulation des petits groupes porteurs – soviets, partis, syndicats comités divers –, lui permirent de détourner les désirs immédiats, rarement communistes, pour les orienter vers une finalité prédéterminée. Et s'il écrivait en 1920, "Notre révolution se distingue des précédentes en ce qu'elle est exempte d'utopie" <sup>1</sup>, il a consciemment instrumentalisé l'imaginaire en le grimant de pensée scientifique, pour mieux assurer le monopole du Parti bolchevique sur le mouvement historique.

L'orthodoxie est le sang du Parti bolchevique, l'ossature en étant le système international, ce qui le distingue du nazisme et du fascisme. Bien sûr, ceux-ci – plus particulièrement le nazisme – ont couplé violence rédemptrice ou épuratrice et sacralisation de la connaissance – scientisme biologique – pour légitimer une politique de terreur ou d'extermination. Mais il semble que l'utopie soit ici supplantée par le mythe : mythe du héros vainqueur, mythe de la pureté des origines d'un peuple ancré culturellement sur un territoire aux frontières naturelles ; le but n'étant pas la création d'une société nouvelle érigée sur la page blanche, mais la mission d'une auto-régénération. Le mythe l'emporterait ici sur l'utopie.

## **Le lien entre utopie et communisme**

---

<sup>1</sup> Lénine, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions sociales, 1964, t. 30, p. 468.

Pour saisir la relation entre utopie et soviétisme, tout en restant clair sur leur distinction, il faut retenir que le communisme est d'abord une promesse de perfection, que cette promesse est sortie du corpus religieux judéo-chrétien pour devenir doctrine politique, après son passage au filtre de l'utopie. Au XVI<sup>e</sup> siècle, pour la première fois depuis l'Antiquité, la promesse est descendue sur terre, portée vers les hommes par les écrits utopiques, dont *Utopia* de Thomas More.

Avec cette nouvelle forme d'écriture – l'utopie est un mélange de philosophie politique et de fiction – le futur chancelier d'Angleterre visait à contourner la censure politique pour formuler une critique féroce de l'Angleterre et de l'Europe proto-capitalistes. Sa méthode est simple ; il lui a suffi de confronter la société réelle à son envers parfait, c'est-à-dire à un univers fictif globalement épuré de tous les maux engrangés par l'histoire. Sans le vouloir, Thomas More opérait alors une rupture dans l'ordre du temps en assignant à l'individu la maîtrise de sa destinée, tout en dotant les futures politiques contestataires d'un double héritage : d'une part, le cliché d'un monde heureux avec la mise en détail d'une configuration sociale où le mal suprême, résumé dans l'enrichissement individuel, a été éradiqué ; et d'autre part, une méthode d'approche critique des sociétés ; en résumé, un schéma intellectuel qui mêle le discours socratique et la fiction de manière à jouer sur la structure mentale, et ceci par la seule suggestion d'un ailleurs fascinant.

La visite fictive d'une société heureuse nommé *Utopia* rendait ainsi vraisemblable, et bientôt désirable, une organisation sociale jusqu'alors impensable, laissant dans le sillage de l'histoire une trace indélébile, une vision de bonheur collectif, une mémoire du futur <sup>2</sup>. Le moyen s'est avéré superbement efficace, puisque reproduit pratiquement à l'identique jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais sans l'ambition d'une quelconque réalisation de ces mondes à l'envers du réel.

A suivre les historiens engagés dans la mouvance marxiste-léniniste, le passage entre communisme ancien et communisme moderne se serait effectué pendant la Révolution française. Un personnage à son tour mythifié, Gracchus Babeuf, aurait dégagé l'idée communiste de sa gangue chimérique – l'utopie – pour l'ancrer à l'événement, la praxis devenant ainsi première. Pour l'historien soviétique Volguine <sup>3</sup>, Babeuf serait tout simplement l'agent de transition entre "un programme communiste mort", celui des utopistes, et "un programme communiste vivant" porté par une stratégie de prise de pouvoir puis de sa conservation. L'interprétation est claire : le communisme serait passé du mythe de la cité idéale à un projet de société dont la concrétisation devenait indissociable de l'acte révolutionnaire.

Si Babeuf a bien désigné la violence rédemptrice comme moyen de passage, il n'a jamais dissocié le but final, la société nouvelle, de l'utopie. Le monde désiré par Babeuf repose sur les mêmes principes que ceux de Thomas More avec sa formule porteuse : "A chacun selon ses besoins". Et s'il faut reconnaître en Babeuf l'acteur d'un rapprochement entre la promesse d'une grande communauté pacifiée et

---

<sup>2</sup> CF. Yolène Dilas-Rocherieux, *L'utopie ou la mémoire du futur, de Thomas More à Lénine*, Paris, Robert Laffont, 2000.

les moyens radicaux de sa réalisation, son ambition s'est pourtant résumée à la concrétisation de l'utopie du philosophe Morelly, nommée *Code de la nature*, ce mélange de philosophie égalitaire propre aux Lumières et d'images empruntées au paradis terrestre de Thomas More. La révolution s'était simplement imposée comme le levier nécessaire à la destruction du système féodal et surtout à l'expérimentation de la "Sainte-Egalité" – le terme communisme n'étant pas encore utilisé. Utopie et passion révolutionnaire forment donc le socle de l'engagement de cet homme exalté, pour qui la violence ne signifiait en rien la terreur. En effet, il s'est élevé contre les actions sanglantes de 1793-1794, pour lesquelles il inventa les termes de "plébécide" et de "terroriste". S'il plébiscitait la révolution tout comme la dictature, rien, selon lui, ne pouvait justifier le crime contre un peuple désigné comme sujet et acteur de la grande rupture. C'est pourquoi il trouve explication à la terreur dans la mauvaise volonté des élites révolutionnaires face aux exigences plébéiennes en pain et en travail, et à leur incapacité d'éduquer un peuple naturellement bon. Cette aversion pour le crime de masse – exprimée dans un remarquable ouvrage sur la guerre de Vendée<sup>4</sup> – explique l'entêtement de Babeuf à vouloir composer entre violence révolutionnaire et expérimentation progressive de son utopie.

Lors de son procès d'octobre 1796 à mai 1797, il se vantait de n'avoir jamais quitté ses utopies, prêt au sacrifice, persuadé d'avoir tracé le sillon où la promesse ne demandait qu'à germer. Mais il faudra attendre novembre 1917 pour voir lever la récolte espérée plus d'un siècle auparavant, c'est-à-dire l'obtention du pouvoir absolu pour bâtir une société débarrassée du mal suprême, la propriété et l'enrichissement individuel. Cependant, entre Babeuf et Lénine, plus d'un siècle s'est écoulé, et entre-temps, le communisme est devenu une proposition parmi d'autres dans le grand débat du XIXe siècle. A la veille de la Grande guerre, le socialisme s'impose comme débat idéologique et alternative au capitalisme, désormais inscrit dans un processus démocratique.

### **Confrontation entre les divers ingrédients de l'orthodoxie communiste**

Entre la révolution de 1789 et les années 1850, le communisme s'est exprimé principalement sur le terrain de l'émeutisme, avec un Blanqui ou un Barbès, et sur celui de l'expérimentation partielle avec des hommes comme Robert Owen ou Étienne Cabet. Si chez les premiers la violence n'exige aucun support théorique, l'activisme se suffisant à lui-même, les seconds accordent théories, utopies et expérience concrète, sans retenir l'acte révolutionnaire comme moyen de passage.

Mais ce communisme tiraillé entre activisme et expérimentation s'est vu rapidement distancé par un socialisme diversifié dans ses théories et ses pratiques, avant que Marx et Engels ne lui redonnent ses lettres de noblesse en le recentrant sur la nécessité – praxis – et le déterminisme – scientisme. Pour confirmer la suprématie du communisme sur un socialisme jugé trop bourgeois, ces deux meneurs ont tout simplement distribué les différents porteurs de projets de substitution au capitalisme entre "utopistes" et

---

<sup>3</sup> Volguine, *Histoire des histoires socialistes de l'Antiquité à la fin du XVIIIe siècle*, Moscou, Nauka, 1975, traduction Marina Reversau, inédit.

<sup>4</sup> Gracchus Babeuf, *La Guerre de la Vendée et le système de dépopulation (1794)*, Paris, Tallandier, 1987.

"scientifiques". De cette manière, ils reléguent nombre de précurseurs socialistes, comme Saint-Simon, Fourier ou Proudhon, dans le fourre-tout du "socialisme critico-utopique". Le but était de déjouer la concurrence idéologique à partir d'un unique couple de référents : la lutte des classes et la révolution, légitimées comme moteurs de l'histoire par la science des mécanismes sociaux et du mouvement historique. Et pourtant, la relation des marxistes à l'utopie n'a jamais été claire. Conscients de l'existence en celle-ci d'une puissance d'attraction inégalable, il était nécessaire de transiger avec elle. Pour cela, il suffisait de retrancher de l'utopie tout ce qui relève de la fiction ou du mythe et de n'en conserver que la démarche – stigmatisation et suggestion –, ainsi que le principe d'espérance cher au philosophe Ernst Bloch. Mais l'essentiel consistait bien à masquer l'aspect irrationnel de la promesse sous le manteau du scientisme.

Paradoxalement, malgré la bataille engagée par Marx et Engels contre les prétendus utopistes – en particulier Proudhon et Bakounine – jamais l'utopie dans sa diversité idéologique ne s'est affaiblie. On peut même affirmer que le communisme a traversé le XIXe siècle principalement par le canal de l'utopie, aussi bien dans les moments d'espoir, comme 1848 ou la Commune de Paris, que pendant les longues périodes de repli. Grâce aux romans utopiques et aux diverses colonies expérimentales, la promesse s'est perpétuée, alors que le champ politique anticapitaliste se vidait de toute pensée communiste. Si le scientisme et la passion révolutionnaire se sont croisés pour nourrir l'engagement de quelques-uns, à l'exemple de Rosa Luxemburg, on ne peut parler de véritable mouvement communiste organisé et encore moins d'orthodoxie jusqu'en novembre 1917.

Il faut donc reconnaître en la révolution soviétique le moment d'une véritable renaissance sur la base d'une synthèse entre activisme – renforcé par la création d'un parti de type nouveau –, la connaissance sacrée – marxisme-léninisme – et l'utopie – mise en détail de la société à bâtir. Le système totalitaire bolchevique n'aurait jamais fonctionné et, surtout, n'aurait jamais essaimé sans le support d'une orthodoxie, d'un système de croyance sans faille. Lénine est l'acteur principal de cet exploit, puisqu'il osa sortir l'idée communiste du placard aux idéologies anciennes pour la mêler au scientisme et à la passion révolutionnaire.

### **Lénine, naissance de l'orthodoxie communiste**

Une fois les bolcheviks au pouvoir, leur parti s'est toujours présenté comme solidement campé sur les deux terrains de l'action et de la connaissance, mais c'est par une instrumentalisation consciente de l'utopie que le communisme s'est imposé comme objet de croyance.

Peu importe le cynisme ou la sincérité de ces différents acteurs ; ils est un fait, qu'ils ont rendu désirable, car palpable, un monde à venir, sans tache, sans désordre, sans souffrance aucune. Une société qui justifiait, par sa perfection même, l'extermination des parasites, le contrôle total de l'économique et du social, la concentration du politique autour d'une idéologie et d'un parti uniques, mais aussi la soumission des premiers concernés, les prolétaires. Tous, à leur niveau, ont fortifié la croyance en la venue d'un système exemplaire et de son corollaire l'homme nouveau. Il faut lire les discours, essais, romans et

programmes politiques des quinze premières années de cette révolution pour saisir à quel point l'imaginaire a joué sur les comportements, et combien il était nécessaire pour le parti au pouvoir de convaincre qu'il était le seul en situation de concrétiser l'impossible.

Mise au service de l'État bolchevique, l'utopie devait prouver son efficacité pour déstabiliser la société capitaliste, jalonner le parcours à venir et sacraliser le but ultime. Sa logique est simple. Sa fonction première est *la stigmatisation de la société capitaliste* qui s'érige dans tous les textes et discours bolcheviques par une opposition systématique entre envers et endroit. Chaque thème abordé, chaque domaine revisité, comme la démocratie, la justice, l'école, l'organisation du travail et de la distribution, est justifié par son envers négatif, la justice bourgeoise, la démocratie bourgeoise etc... Toujours, l'argument avancé trouve légitimité dans la description du présent impitoyable, non pas celui du peuple russe, arriéré et ruiné, mais celui des masses capitalistes en général. L'essentiel est de retenir que plus on s'éloigne du capitalisme, plus on se rapproche du communisme, à la condition, toutefois, d'être dans la ligne du Parti, de se plier aux exigences du mouvement historique. Un seul exemple, la Constitution soviétique de 1924 où le monde est présenté sous l'aspect de deux blocs antagonistes : d'un côté le capitalisme résumé dans la haine entre les nations, l'impérialisme, l'inégalité, l'esclavage, le chauvinisme et les multiples atrocités ; de l'autre, le camp socialiste qui, à l'inverse, s'appuie sur la confiance mutuelle, la paix, la liberté des nations, l'égalité, la coexistence pacifique et la collaboration fraternelle des peuples. Selon cette Constitution, rien ne peut s'intercaler entre les deux modèles, capitalisme ou communisme.

La deuxième fonction de l'utopie soviétique est *d'inscrire en mémoire les différentes étapes du parcours* vers le communisme intégral, de légitimer les renoncements et les sacrifices présentés comme des mesures provisoires. Sur ce plan, il faut relire *l'ABC du communisme* de Nicolas Boukharine et d'Eugène Préobrajensky rédigé en 1919 <sup>5</sup>, pour découvrir les jalons successifs entre le point zéro – la Révolution – et le point d'arrivée – un monde où l'exploitation et les classes ont disparu, où les producteurs ouvriers et paysans, devenus polyvalents, jouissent d'une large culture, où les produits fabriqués ne sont ni échangés ni vendus, mais placés dans des entrepôts communaux où chacun puise selon ses besoins.

En 1922, Préobrajenski complétait *l'ABC* par un roman utopique intitulé *De la NEP au socialisme, Vues sur l'avenir de la Russie et de l'Europe* <sup>6</sup>, encore plus significatif puisqu'il projette les lecteurs en l'année 1970 dans une URSS communiste fictive. Cette vision de l'avenir permettait de repérer le chemin à parcourir, de mesurer les avancées du parti chaque fois qu'il trouve l'appui des masses, mais aussi ses reculs quand la politique vis-à-vis de l'ennemi s'affaiblit.

Cependant, la fonction la plus importante de l'utopie est *la sacralisation du but ultime*. Sur ce terrain, le commissaire à l'Instruction publique, Lounatcharski, savait exactement ce qu'il faisait en

---

<sup>5</sup> Nicolas Boukharine, Eugène Préobrajenski, *ABC du communisme*, 2 tomes (1919), préface de Pierre Broué, Paris Maspéro, 1979.

<sup>6</sup> Eugène Préobrajenski, *De la NEP au socialisme. Vues sur l'avenir de la Russie et de l'Europe* (1922), Paris, CNRS, 1966, préface de Pierre Naville.

imposant les utopies classiques au programme des écoles. Dans sa revue *La Flamme*, destinée aux ouvriers et aux paysans, il publia les grands utopistes comme Campanella, car, affirmait-il encore en 1929, "il était impossible sans le roman utopique d'inspirer aux jeunes une idée vivante de là où nous allons" <sup>7</sup>.

Il est vrai que les premières années de la révolution ont favorisé l'écriture de nombreux romans et projets utopiques coopératistes, communistes, anarchistes, socialistes et féministes. Et si certains ont été censurés dès 1921-1922, il était nécessaire pour le Parti de tolérer cette production démesurée d'écrits utopiques pour mieux sacraliser le but ultime, bientôt recentré sur le projet communiste.

Par cette articulation scientisme/utopie, il devenait possible de faire le lien entre le mal et sa résolution. D'un côté, l'accumulation individuelle des richesses et leur circulation anarchique, désignées comme le creuset de la corruption politique, de l'éclatement des structures communautaires, de l'exploitation et de la reproduction des injustices sociales. De l'autre, la présentation en détail d'un système où les individus ont trouvé la félicité éternelle, un monde paradisiaque où les portes n'ont plus de clefs affirme Lénine, où les clôtures ont disparu tout comme le vol, les crimes et donc la police comme la prison. A ce sujet, Léon Trotsky écrit en 1922 : "La besogne fastidieuse de nourrir et d'élever les enfants sera ôtée à la famille par l'initiative sociale [...]. A côté de la technique, la pédagogie formera psychologiquement de nouvelles générations et régira l'opinion publique. [...] L'homme qui saura déplacer les rivières et les montagnes, qui apprendra à construire des palais du peuple sur les hauteurs du mont Blanc ou au fond de l'Atlantique, donnera à son existence la richesse, la couleur, la tension dramatique, le dynamisme le plus élevé" <sup>8</sup>.

A partir de 1924, les jeunes partis communistes européens n'eurent d'autre choix que d'adopter l'orthodoxie et le centralisme démocratique pour rester dans le sillage de l'Internationale. C'est le moment où l'utopie a commencé à se fondre dans l'expérimentation soviétique. Les reportages, les récits de voyage transforment chaque visiteur en témoin de l'autre monde, la "Californie nouvelle" comme le nomme Paul Vaillant-Couturier en 1932. Mais les romans utopiques strictement communistes restèrent prolixes et populaires, souvent publiés sous la forme de feuilleton dans les journaux des différents partis. En exemple, l'utopie du polonais Jasiensky, *Je brûle Paris*, lue au quotidien dans les pages de *L'Humanité* de 1928, et qui décrit le succès du prolétariat parisien avec la concrétisation d'une seconde Commune de Paris.

Mais le plus grand projet utopique fut certainement le plan quinquennal, le moins rentable de toute l'histoire de l'industrialisation, mais le plus efficace sur le plan politique puisqu'il devenait à la fois l'outil de la terreur, et la preuve, chiffres truqués à l'appui, de l'avancée du projet. A partir de 1928, la tournée des villages-Potemkine créés de toutes pièces pour les visiteurs, associée à celle des grands chantiers, fournissait autant de repères palpables pour distinguer dans les brumes du futur, les contours

---

<sup>7</sup> Cité in Leonid Heller et Michel Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, coll. <<Ecriture>>, 1995, p. 215.

<sup>8</sup> Léon Trotsky, *Littérature et Révolution* (1922), Paris, 10/18, 1964, préface de Maurice Nadeau, p. 289.

d'une société industrielle triomphante, un monde moderne ayant déjoué tous les pièges de la modernité, et plus particulièrement l'autonomie individuelle.

De cette société aboutie devait surgir l'homme nouveau décrit par Trotsky comme celui qui commande non seulement à la nature, mais aussi à ses propres sentiments ; un individu qui élève ses instincts à la hauteur du conscient, "un type biologique et social supérieur, un surhomme si vous voulez". Cet homme nouveau ne doit pas être confondu avec l'élite révolutionnaire, imparfaite, ""les hommes à part" comme les nommait Tchernychevski <sup>9</sup>. L'homme nouveau est ici le produit de la société aboutie, un homme totalement remodelé, et c'est grâce à l'utopie qu'il trouve sa crédibilité, d'où son importance dans l'orthodoxie communiste.

En 1918, Lénine écrivait, "il faut bâtir, bâtir", "dresser les échafaudages", "endosser les habits de travail" ; une reconstruction qui impliquait le nettoyage du terrain, de détruire tout ce qui est "vétuste et nécrosé dans la vie sociale", d'où cette expression : "Pouah! La sale maladie que la gale et le dur métier que de baigner le galeux" <sup>10</sup>. Pour Lénine, les hommes intermédiaires entre révolution et communisme n'étaient que des ennemis ou des bâtisseurs sans grande valeur ; seul comptait l'homme à venir.

Si l'homme nouveau émerge en fin de parcours communiste, tel n'est certainement pas le cas pour le fascisme ou le nazisme, où celui-ci se place au départ du mouvement de rénovation, après s'être dégagé des boues raciales ou idéologiques accumulées au cours de l'histoire. Là se situe peut-être la différence entre les systèmes totalitaires. D'un côté l'utopie pour le communisme, de l'autre le mythe du guerrier ou d'une élite en sommeil sortie des tranchées pour le fascisme, ou le mythe des origines et d'un peuple retrouvé ou épuré propre au nazisme. Pour le fascisme et le nazisme, la société ne fait pas l'homme nouveau, c'est l'homme nouveau qui forge la nouvelle société, à son image. Un monde dont les contours ne se dessinent pas à l'avance et dont les détails n'ont aucune utilité, contrairement au communisme.

Le totalitarisme communiste se distingue par l'utilisation consciente de l'utopie et du scientisme. Et même si, comme l'écrit Claude Lefort <sup>11</sup> une grande partie des dirigeants bolcheviques, des militants et des intellectuels concernés étaient fascinés, transcendés par la violence rédemptrice, il faut affirmer que cette violence, devenue terreur, aurait été inopérante dans la durée sans la sacralisation de la visée, du but ultime. Seule l'utopie permet de faire la jonction entre l'immédiat douloureux et le futur radieux. Et c'est là, très certainement, que se situe la marque du communisme, ce qui explique les nombreuses réticences à toute comparaison avec le nazisme ou le fascisme. Le communisme est resté synonyme de bonheur parfait, de communauté affective, de paradis sur terre.

---

<sup>9</sup> Nicolai Tchernychevski, *Que Faire?* (1863), Paris, Éditions des Syrtes, 2000, préface de Yolène Dilas-Rocherieux.

<sup>10</sup> Lénine, (signé Karpov), <<De la gale>>, publié le 22 février 1918 dans la *Pravda, Oeuvres complètes*, t 27, Paris, Éditions sociales, 1961, p. 32.

<sup>11</sup> Claude Lefort, *La Complication, retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999.